

“Lira bien qui lira le dernier”

LA CHRONIQUE D’HUBERT NYSSSEN*

En ouvrant *Le Monde*, l’autre jour, j’ai appris que Frances Partridge venait de mourir, à l’âge de 103 ans. Ecrivain et libraire, elle avait participé à la vie littéraire de son temps et elle était le dernier membre survivant de ce petit cercle d’intellectuels qu’on appela le « Bloomsbury Group » – dont, par la lecture, j’ai fréquenté maints auteurs avec une gourmandise inquiète, à commencer par Virginia Woolf et Lytton Strachey, et dont souvent m’entretint Stephen Spender pendant que je traduisais ses *Journaux*¹. Et si j’en parle ici, c’est parce que, la nuit suivante, j’ai fait un rêve. Le rêve comme parabole, je sais, c’est à la mode, mais j’ai tout de même fait un rêve.

Et, dans ce rêve, je voyais de véritables écrivains, de véritables artisans de la plume, comme ceux de Bloomsbury, se regrouper chez de véritables éditeurs de littérature, qui s’attachaient à rameuter de véritables lecteurs, avec le concours de véritables libraires qui ne voulaient plus en rayons ni en vitrine les livres criards et inutiles qui les encomrent. Et le mot « véritable » avait dans mon rêve le sens vieilli que lui donne le *Robert* : « *Qui mérite l’assentiment ; qui présente un caractère de vérité.* » Bref, et je prends le risque de la formulation, j’ai rêvé d’un joyeux apartheid, d’un monde où, d’un côté, les marchands de papier imprimé feraient leurs affaires à leur gré, assouvriraient leur avidité, se réjouiraient de leurs succès et s’arrangeraient de leurs cauchemars... tandis que, d’un autre côté – le nôtre –, les amateurs de véritable littérature, éditeurs et libraires, avec les lecteurs pour supporters, se rassembleraient et, mettant la belle industrie à l’abri des mécanismes d’une distribution trop vorace et trop coûteuse pour eux, à l’abri aussi des financiers et des spéculateurs dont ils sont aujourd’hui les sujets quand il n’en deviennent pas les jouets ou la danseuse, concevraient une diffusion à leur mesure.

Revenu de ce rêve, il m’en reste autre chose qu’une élucubration onirique ; il en reste une soudaine envie de prononcer des vœux, comme on dit dans les ordres, et d’en faire d’autres qui seraient capables, à l’exemple du battement d’ailes de papillon, de provoquer dans le paysage éditorial l’orage qui nous délivrerait de l’oppression marchande. On cherche des signes qui feraient entrevoir ce que sera l’avenir du livre ? Eh bien, moi, j’offre des vœux. C’est tout ce que je peux encore faire, mais, je le dis, pas n’importe quels vœux...

Dans les couloirs de la Communauté européenne, on parle du « principe de subsidiarité » ; dans les milieux culturels français, on est prêt à s’étriper au nom de « l’exception culturelle ». Dans l’un et l’autre cas, il est question de respecter et, autant que faire se peut, de préserver des valeurs essentielles, en particulier

quand celles-ci sont menacées d'écrasement par les mesures générales. C'est là que mon rêve s'aboutit avec la réalité. Car le premier de mes vœux est, en effet, pour souhaiter que des écrivains indifférents aux modes, des éditeurs affichant dans leur raison sociale qu'ils sont des éditeurs *littéraires* et des libraires reconstituant des lieux de rencontre, tous ensemble, renoncent à gonfler le cou, prennent conscience qu'ils représentent à peine vingt pour cent du « marché » éditorial et constatent la nécessité, dès lors, d'une nette partition dans ce qui ne peut plus être un même monde sous peine de renouveler la fable du pot de terre contre le pot de fer.

Eveillé, je rêve encore, je rêve que, nous fondant sur les principes de subsidiarité et d'exception culturelle, tous ensemble, avec le soutien de lecteurs, nous établissions une nouvelle et modeste république des lettres, où l'on renoncerait à la servitude que la mondialisation – si perfide, avec ses airs de n'être pas indifférente à la culture – impose à ceux que séduisent ses mirages. Pourquoi, diable, accepterions-nous plus longtemps d'être comparés, dans nos accomplissements éditoriaux, avec les exploits d'un quidam dont on vient de me dire, avec un sourire en coin, qu'il a vendu ses livres de « psycho-pop » à quarante millions d'exemplaires ?

Et puis, pendant que j'écrivais, je l'ai appris avec tristesse, Edmond Charlot est mort qui, avec des écrivains comme Jean Grenier, Albert Camus, Max-Pol Fouchet, Jean Amrouche, avait mené depuis Alger une aventure éditoriale mise en lumière par les événements de la guerre et fort proche de celle dont je viens de rêver, mais une aventure anéantie par les pièges financiers et qui s'est achevée par une petite activité de bouquinerie à Pézenas. Edmond Charlot laisse tout de même derrière lui une œuvre, car tout catalogue d'éditeur de la qualité du sien est une œuvre.

L'espoir ne s'éteint jamais complètement. Déjà aux Etats-Unis – l'un des pays où les séismes éditoriaux sont les plus nombreux qui, à la faveur des reprises et regroupements financiers, passent aux yeux des « entrepreneurs » pour des crises salutaires –, on voit le rôle croissant que jouent des éditeurs universitaires et des *small press*, ces maisons fondées dans la modestie et la conviction. Et dans un numéro du *Nouvel Observateur*, je lis ceci, qu'a récemment déclaré l'éditeur américain André Schiffrin comme s'il volait à mon secours : « *Contrairement à ce qu'affirme la religion du marché, l'édition peut parfaitement vivre à un niveau artisanal. On oublie, dit-il encore, que les premiers livres de Brecht ou de Kafka ne se sont vendus qu'à 600 ou 700 exemplaires !* » Reste à rappeler la profession de foi de Stendhal dans *De l'amour* : « *Je n'écris que pour cent lecteurs.* »

La seule conviction que je puisse apporter est là : le futur de notre petit lectorat – si petit malgré les mirages que font entrevoir des best-sellers traversant le ciel éditorial comme des comètes dans une nuit d'été – dépend moins des mesures d'assistance que l'on pourrait prendre pour sa sauvegarde, ou

des promotions éditoriales destinées à lui donner des vitamines, que du comportement de la société tout entière – et de son évolution. Car, pour prendre la mesure des illusions que nous nous faisons quand nous nous croyons au centre du monde, il faut aller au centre de nulle part, voir et entendre, en éthologistes de notre espèce animale, ce qui se joue, se proclame, se commet dans nos campagnes, nos villes, nos cités et nos faubourgs, dans les cuisines et dans les chambres des familles où s'est éteinte l'autorité parentale, dans les écoles où l'enseignement des maîtres est contesté sinon éreinté par les perspectives qu'ouvrent les écrans des téléviseurs, des consoles et des ordinateurs, dans les couloirs et les escaliers des immeubles où se font et se défont les clans et se rallument les guerres de religion, dans les travées des supermarchés où s'affiche avec un joyeux mépris la suprématie marchande, dans les sex-shops où l'on cherche l'inspiration et dans les caves à tournantes où l'on passe à l'action, dans les ruches boursières et dans les conseils de surveillance où les chiffres ont réduit les lettres au silence et aussi, plus loin de nous mais tout de même si près, dans les officines des terroristes et dans les états-majors des justiciers proclamés, dans les lieux où l'on passe de l'interrogatoire musclé à la torture, dans les régions où l'on érige des murs qu'en d'autres temps on a dit de la honte et dans celles où « la misère chasse la pauvreté »².

Ne nous voilons pas les yeux, ne nous couvrons pas les oreilles : malgré les silencieuses controverses, qu'au plus profond de notre for intérieur entretiennent la volonté de savoir et la complaisance à subir, cette multiple tourmente conditionnera – et conditionne déjà – la pratique de la lecture plus que les cierges que, dans nos différentes paroisses, nous pourrions allumer sur l'autel du livre. La lecture a toujours été le divertissement des privilégiés de notre espèce, le miel de l'érudit, le recours de quelques solitaires, et elle n'a connu de grandes passions collectives que chez ceux que la guerre ou l'oppression avaient jetés vers elle comme un ultime recours. En un mot comme en cent, la lecture, à l'image de l'écriture, ne peut être qu'une manifestation d'égotisme ou un acte de rébellion. Oui, elle restera ce qu'elle est déjà, le privilège d'un petit nombre, et elle ne peut espérer de grandes conquêtes aussi longtemps qu'elle demeure cette élégante et agréable passion de gens cultivés dont le destin, malgré des douleurs et des deuils, n'est pas laminé par la misère.

Force m'est de revenir à notre monde à nous, un monde étroit qui n'a rien de méprisable pourvu que nous soyons conscients de sa petitesse relative. Mais, même là, je vois qu'une course aveugle et une compétition silencieuse sont engagées. Elles se disputent entre, d'une part, une société qui, intraitable dans ses accomplissements mercantiles et obsessionnelle dans ses performances, réduirait les écrivains à la célébration obligée, à l'obéissance volontaire, à la complicité sournoise ou au silence, et, d'autre part, la capacité de ces écrivains à se reprendre, à s'insurger, à rattraper puis dépasser le cours des événe-

ments, et à trouver des éditeurs non asservis, capables de les lire, de les entendre, de les publier et de les faire connaître. *Génufllecteurs ou prophètes ? That is the question.*

Un nouveau Rabelais, un double de Hugo, un autre Cervantès peuvent soudain, avec les mots pour outils, briser les chicanes de la complaisance et ouvrir une brèche où se précipiteraient des écrivains libérés des consignes, des complicités et des préjugés d'époque comme, dans une moindre mesure, le furent ceux qui, voici quelques années déjà, se sont affranchis des ordonnances ecclésiastiques promulguées par des exégètes trop zélés du nouveau roman. Mais cette fois, ce n'est pas le destin du naturalisme qui est en cause, c'est le sort d'un monde malade auquel le roman pourrait offrir ses miroirs.

Il n'est pas déraisonnable d'imaginer que, dans cet imprévisible aggiornamento, de nouvelles Aliénor d'Aquitaine (dont le nom me vient parce que, au moment où j'écris, on célèbre le huitième centenaire de la mort de cette insoumise), de nouvelles Louise Labé, George Sand, George Eliot, Louise Michel, Colette et autres femmes jouent de premiers rôles. Comme aussi cette Virginia Woolf, décidément incontournable, qui, dans son *Journal* en date du dimanche 3 décembre 1922 – Alberto Manguel me le rappelait ce matin –, notait : « *Heinemanns nous a fait une offre très flatteuse – aux termes de laquelle nous aurions à livrer nos cerveaux et notre sang, et eux à veiller aux ventes et aux comptes. Mais nous, nous flairons la combine. S'ils y gagnent, nous y perdons.* »

* Fragments de *Lira bien qui lira le dernier*, paru en 2004 dans la collection « Liberté, j'écris ton nom », dirigée par Pascal Durand, aux éditions Labor/Espace de liberté. (NDA.)

1 Stephen Spender, *Journaux 1939-1983*, Actes Sud, 1990. (NDA.)

2 Majid Rahnema, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Fayard/Actes Sud, 2003. (NDA.)